



### *Laponie suédoise, juin 1717*

— C'est encore loin ?

Frederika avait envie de hurler. Dorotea la ralentissait. Elle traînait derrière elle une branche dont elle voulait se servir comme d'un fouet, si bien que Frederika s'escrimait à faire avancer les chèvres seule. C'était une matinée lumineuse. L'intense clarté fendait les canopées des épicéas et rehaussait les couleurs des feuilles. Frederika commençait à avoir chaud. Des auréoles de sueur se formaient dans le dos de sa robe.

Elle n'avait aucune envie d'emmener les chèvres dans la montagne, et le troupeau était tout aussi récalcitrant. Les bêtes faisaient des bonds de côté, entre les arbres, impatientes de retourner au bercail. Les seuls bruits alentour étaient le bruissement des feuilles, le claquement des sabots contre les pierres et le bêlement incessant de ces stupides animaux.

— Seuls les gens pauvres possèdent des chèvres, avait-elle dit à sa mère le matin même.

Elles étaient assises sous le porche de leur nouvelle maison, sur un versant de la montagne Blackåsen. Devant elles, des insectes voletaient sur la pente herbeuse. Un petit cours d'eau s'écoulait au pied de la colline et,

au-delà, un champ. Tout cela se nichait au cœur des grands arbres ; autant de piques noires dressées dans le ciel rosé de l'aube.

— Nous allons planter des navets là-bas, avait dit sa mère, Maija, en hochant la tête en direction de la grange. C'est bien exposé.

— Au moins, les vaches et les moutons se débrouillent tout seuls dans la forêt. Les chèvres réclament bien plus de travail.

— Il faut seulement que ton père et moi élevions une clôture autour du champ. Emmène-les dans cette clairière que nous avons vue en chemin. Elle n'est pas loin.

La porte de la grange s'était ouverte, et Dorotea était sortie en trombe. Puis la porte s'était refermée derrière elle dans un claquement.

— Tout ira bien, avait dit sa mère à voix basse pendant que Dorotea dévalait la pente en courant.

Frederika avait envie de répondre qu'ici, rien ne pourrait se passer bien. La forêt était trop sombre. Des toiles d'araignée s'accrochaient aux branches basses, sous lesquelles brillaient encore quelques flaques de neige aux reflets bleutés. Leur cottage était plus petit que celui où ils vivaient avant, en Ostrobotnie.

La maison était de guingois, et le terrain, négligé. Ici, pas de mer à l'horizon, pas d'autres habitants non plus. Ils n'auraient jamais dû partir. Les choses n'allaient pas si mal.

Ne s'en étaient-ils pas toujours sortis ? Mais le sillon entre les yeux de sa mère se creusait de plus en plus. Même si elle brûlait de lui dire tout ce qu'elle avait sur le cœur, Frederika avait gardé le silence.

— Alors, c'est encore loin ?

Frederika observa l'enfant blonde dans sa robe élimée, qui se gonflait autour d'elle tel un drap soulevé

par le vent. Dorotea était encore petite. Frederika avait quatorze ans, sa sœur, seulement six. Dorotea marcha sur le bas de sa jupe.

— Lève les pieds quand tu marches et presse-toi un peu ! dit Frederika.

— Mais je suis fatiguée. Fatiguée, fatiguée, fatiguée !  
La journée allait être longue, très longue.

Elles poursuivirent leur ascension. En contrebas, la forêt se muait en une mer de verts profonds et de bleus mornes qui se déroulaient à l'infini. Frederika songea à des lacs gris. À un ciel chargé d'eau. Elle songea à la terre plane qui ne réclamait pas tant d'effort et, soudain, l'Ostrobotnie lui manqua tant que sa poitrine se serra.

Le chemin s'élargissait, puis redescendait, à présent émaillé de pierres. Sur la gauche, la montagne plongeait dans la vallée lointaine.

— Marche derrière moi, ordonna-t-elle à Dorotea. Et regarde où tu mets les pieds.

À la base des rochers, des massifs de saxifrages en forme d'étoile poussaient entre les pierres. Des petites défécations brunes, en train de fondre, luisaient dans les rayons du soleil. Sans doute un cerf. Au-dessus d'elles, à même la roche, poussait un petit saule tordu.

Le chemin bifurqua sur la droite. Frederika ne l'avait pas remarqué lorsqu'ils avaient emprunté cette route à l'aller, mais à cet endroit le flanc de la montagne avait éclaté, ouvrant une profonde anfractuosité dans la roche. Les lynx vivaient dans ce genre de crevasses. Les trolls aussi.

— Dépêche-toi, dit-elle à sa sœur en pressant le pas.

Après un gros rocher, le sentier opérait un autre virage, puis s'enfonçait de nouveau dans la forêt.

— J'ai marché sur un truc qui pique.

Sa sœur leva la jambe et pointa la plante de son pied sale.

Frederika le sentit avant de le voir. Les chèvres l'avaient senti aussi. Les bêtes hésitèrent et la regardèrent d'un air perplexe.

Cette odeur, se dit-elle. La même puanteur que celle qui flottait dans la cour quand ils abattaient le bétail pour avoir de la viande pour l'hiver. Une odeur de terre, mêlée de pourriture et de défécation.

Une mouche bourdonna à son oreille, qu'elle balaya d'un mouvement leste. Plus loin, entre les troncs d'arbre, de la lumière. La clairière. Elle posa un doigt sur sa bouche.

— Chuuut, murmura-t-elle à Dorotea.

Tout en s'efforçant d'éviter les branches de myrtilles et les mousses, elle progressa vers le cercle lumineux. À la lisière de la clairière, elle s'arrêta.

Les herbes hautes surgissaient en touffes. Un bouquet de papillons s'égaya des buissons d'aubépine et dansa dans l'air telle une poignée de fleurs pâles jetée au vent. Tout au bout de la clairière, un gros rocher, derrière lequel se dressait une flottille de pins en rangs serrés. Une forme se devinait à côté du bloc de pierre. Un animal mort. Un cerf. Ou un renne.

Dorotea lui prit la main et fit un pas en avant. Frederika regarda tout autour d'elle comme leur mère le lui avait appris, guettant dans la régularité des troncs un mouvement ou une forme insolite. Dans la forêt vivaient des ours et des loups. L'animal qui avait sévi ici pouvait encore être dans les parages, affamé après l'hiver.

Elle se concentra. Les coups de bec d'un pic-vert. La chaleur du soleil sur son crâne. La petite main poisseuse de Dorotea dans la sienne. Rien d'autre. Elle reporta son regard sur la carcasse.

Le corps était bleu.

Elle lâcha la main de sa sœur et s'avança prudemment. C'était un homme, là, dans la clairière. Mort.

Il fixait Frederika de son regard gris. Et avait l'air tordu. Cassé. Son estomac était éventré, ses entrailles d'un rouge violent, filandreux, se déversaient sur la pelouse. Des mouches bourdonnaient sur leur surface luisante. L'une d'elles voleta dans le trou noir de sa bouche.

Dorotea cria et, tout à coup, Frederika sortit de sa torpeur : la puanteur, les mouches, la bouche ouverte de l'homme.

Oh mon Dieu ! Aidez-moi, songea-t-elle.

Elles devaient aller chercher leur mère. Mon Dieu !... Les chèvres ! Elles ne pouvaient pas laisser les chèvres.

Elle agrippa les épaules de sa sœur et la fit pivoter vers elle. Les yeux de Dorotea étaient ronds, sa bouche, grande ouverte, et un filet de salive se mua en bulle, qui éclata. Elle avait le souffle coupé.

— Dorotea ! Allons chercher maman !

Sa sœur serra ses petits bras autour d'elle, s'accrochant à elle comme un chat à un arbre. Frederika essaya de se libérer de l'emprise de ses petits doigts crispés.

— Chuuuut !

La forêt était silencieuse. Pas de frémissement. Pas de murmures. Pas de pépiements. Pas le moindre mouvement non plus. Les arbres retenaient leur souffle.

Les jambes de Dorotea se dérobèrent sous elle. Frederika lui agrippa la main et lui tira le bras pour l'obliger à se relever.

— Cours ! lui dit-elle.

Dorotea ne bougea pas d'un pouce.

— Cours ! cria Frederika en levant sur elle une main menaçante.

La fillette hoqueta et détala sur le chemin. Frederika écarta les bras et courut vers les chèvres.

Bêtes et humains filèrent à travers la forêt, sabots et pieds nus foulant le sol à la vitesse de l'éclair.

— Plus vite !

Frederika fouetta l'arrière de la dernière bête. Mais, dans son élan, elle chuta et s'égratigna les genoux et les mains. Debout, ne t'arrête pas ! se dit-elle. L'une des chèvres s'écarta du sentier. Elle cria et lui donna une tape sur l'arrière-train.

Quand elles atteignirent la passe rocheuse, Frederika saisit le bras de sa sœur.

— Mieux vaut ralentir. Soyons prudentes.

Dorotea sanglotait et hoquetait sans pouvoir s'arrêter. Frederika la pinça, et sa sœur la regarda avec stupeur.

— Je suis désolée. S'il te plaît, encore un petit effort, dit Frederika en lui tendant la main.

Sa sœur lui prit la main, et, ensemble, elles suivirent les chèvres dans la passe. Un, deux, trois pas.

L'anfractuosité de la montagne ne semblait plus aussi béante. Elle crut entendre un bruit. Peut-être une respiration.

Non, ne regarde pas, songea-t-elle.

Frederika garda le regard baissé. Quatre, cinq, six. Du coin de l'œil, elle vit les pieds nus de Dorotea sur le chemin à côté des siens, à marche forcée. Sept, huit, neuf. Les sabots des chèvres claquaient sur la roche. S'il vous plaît, pria-t-elle en silence, s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

Le chemin se resserrait, prenait un léger virage, puis descendait enfin vers leur maison qui se dessinait en bas de la pente, au-delà des arbres.

Devant elle, Dorotea cria :

— Maman ! Maman !

Enfin en sécurité dans leur cour. Leurs parents arrivèrent en courant, son père à grandes enjambées, sa mère juste derrière lui. C'est là que Frederika vomit.

Son père la rejoignit et la prit dans ses bras.

— Que s'est-il passé ?

— Un homme, dit Frederika en s'essuyant la bouche.

Dans la clairière. Mort.

Ensuite, sa mère l'enveloppa dans ses longues jupes comme pour la protéger éternellement.



— Il faut faire quelque chose, dit Maija.

Frederika s'était écartée de sa mère. Maintenant, c'était Dorotea qui se pressait contre elle, les mains agrippées à ses épaules, le visage enfoui dans son cou. Tenir cette enfant était comme serrer une plume. La fillette s'accrochait à elle comme une petite araignée.

— Votre oncle nous a dit que d'autres colons s'étaient établis dans la montagne, dit Maija. Il faut les trouver.

Son mari, Paavo, frotta son front de ses phalanges, repoussa son chapeau du dos de la main, puis le remit en place à deux doigts. La poitrine de Maija se serra.

— Il vient forcément de quelque part, dit-elle. Cet homme. Il appartient à quelqu'un.

— Mais de quelle clairière parlez-vous ? Je ne vois pas où elle est, répondit Paavo.

Maija enfouit son visage dans les cheveux fins de sa cadette. S'enivra de son odeur de soleil et de sel.

— Je vais y aller, dit-elle dans ses cheveux. Je vais voir si je trouve quelqu'un.

Le soleil brûlant ne facilitait pas les choses, songea-t-elle, comme pour lui trouver une excuse. Son éclat leur donnait l'air fragile, comme des brins d'herbe avant la tempête.

Ils n'avaient pas vu âme qui vive depuis trois jours qu'ils étaient à Blackåsen, mais d'autres étaient sans doute eux aussi venus de la côte. Des gens devaient être installés

ici depuis plus longtemps qu'eux. Maija marchait vite. Des branches de myrtilles s'agrippaient à sa jupe. Le soleil était à son zénith. Son corps ne projetait aucune ombre sur le sol. Elle remarqua que ses narines étaient dilatées. Cette petite moue de dédain qu'elle arborait de plus en plus. Elle fronça le nez, détendit ses traits et ralentit l'allure.

Ce n'est pas sa faute, songea-t-elle.

Elle imagina sa grand-mère disparue, Jutta, marcher à ses côtés : le nez épaté, le front plissé, les coudes pliés et levés, comme si elle progressait dans l'eau.

— Ce n'est pas sa faute, approuvait Jutta. Il a vécu des moments difficiles.

Comme tout le monde, ne pouvait s'empêcher de penser Maija.

Les hommes de la lignée de Paavo étaient faits d'un bois délicat. « Des peureux », murmuraient certains habitants du village. Quand Paavo avait fait sa demande à Maija, il lui avait lui-même avoué que, dans sa famille, certains étaient peu courageux. Cela ne la dérangeait pas. Elle ne croyait pas à ce genre de destinée. Et elle connaissait l'homme qui se tenait devant elle depuis qu'il était tout petit, quand il tirait ses tresses.

— Tu es un homme solide, avait-elle répondu en lui caressant la joue.

Ni l'un ni l'autre n'aurait pu prédire la suite des événements. Les terreurs nocturnes. Comme si le mariage avait fait tomber sur eux le couperet de la damnation. La nuit, Paavo se débattait, gémissait, se réveillait trempé de sueur, avec une odeur rance de sel et d'algue.

Désormais, Paavo s'écartait du bord du bateau quand ses acolytes tiraient les filets. Elle avait essayé de le prévenir :

— Ne fais pas cela.

Mais bientôt, son mari n'avait plus pris la mer dans la baie saumâtre, où les harengs nageaient dans de grands seaux gris terne et le dos des phoques gris luisait d'une

joie poisseuse. Puis il avait décidé qu'il n'avait plus besoin d'accompagner les autres pêcheurs. Ses cheveux s'étaient épaissis, et il les avait coupés. Sa peau était devenue pâle. Il avait pris de l'embonpoint. Petit à petit, son monde s'était rétréci, jusqu'à ce qu'il ne supporte plus la vue de bassines d'eau dans la maison, ni même d'une personne en train de manger une soupe.

C'est à cette époque que l'oncle de Paavo, Teppo Eronen, était venu leur rendre visite au printemps et leur avait fait une proposition :

— Je vous troque ma terre contre votre bateau.

Teppo avait chanté les louanges d'un pays aux montagnes pleines de minerai et aux rivières emplies de perles, faisant naître en Paavo le besoin désespéré de quitter les mers de Finlande pour les forêts de Suède.

Assurément, l'oncle Teppo n'était pas l'homme le plus judicieux du monde. Il racontait des histoires à dormir debout, mais celles-ci ne recelaient-elles pas un fond de vérité ? Après tout, les Suédois tentaient de conquérir le Nord depuis des siècles. De plus, la Finlande était ravagée par la guerre. Après tout, cela leur ferait certainement du bien, un nouveau départ.

Maija avait le cœur lourd. Quand les soldats du tsar ne hantaient pas leurs côtes, brûlant et pillant leurs villages, les Suédois prenaient leur place, et c'était dans leur pays que son mari voulait partir.

— C'est dur de tout laisser derrière soi, tu sais, l'avait-elle prévenu.

— Je le sais bien.

— Mais c'est possible.

Elle avait posé la main sur sa joue pour l'obliger à la regarder.

— Alors, si nous partons, tu dois me promettre de ne pas emporter cela.

L'expression de son mari trahissait ses sentiments. Il n'était pas sûr de pouvoir tenir une telle promesse. La peur semblait tissée dans chacune de ses fibres.

— Les hommes s'accrochent bien trop à leur passé, avait-elle dit. Jure-moi que tu ne l'emporteras pas.

Dans un élan passionné, il lui en avait fait le serment. Et elle l'avait cru.

Leur marche sur le golfe gelé de la mer Baltique aurait dû leur prendre quelques jours, une semaine tout au plus avec la neige, mais les vents les avaient malmenés entre les deux grandes masses de terre. Il criblait leurs yeux de grains de glace, les obligeant régulièrement à s'arrêter.

Ils avaient creusé un trou dans les congères et s'étaient allongés dedans avec leurs filles. Des rafales avaient emporté leurs manteaux de neige, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus sur eux que leurs peaux de renne, auxquelles ils s'étaient agrippés comme des forcenés. Paavo avait alors crié quelque chose à son oreille, mais les mots étaient avalés par le vent.

— Quoi ?

— Pardonne-moi... Menti... Il y avait un bateau... Je ne pouvais pas... prendre la mer...

Alors, aussi vite qu'il avait rugi, le vent s'était apaisé, laissant derrière lui une immense étendue de glace sous un ciel bleu. Mais, à l'intérieur de Maija, le vent hurlait toujours. Malgré tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux, son mari avait choisi d'emporter sa peur.

Maija s'arrêta pour s'éponger le front avec sa manche. Le mois de juin réchauffait les épicéas et les pins, dégelait le cœur des arbres, leur insufflant suffisamment de chaleur pour puiser dans le sol par leurs racines et briser la glace des profondeurs de la terre. Mais il faisait très chaud pour un mois de juin. C'était un bon début. Si cela continuait ainsi, la nature serait généreuse. Au-dessus d'elle, un